846B6462
Of

BORGAT

FEUILLES ÉPARSES.

DICK BORGAT

FEUILLES ÉPARSES

POÈMES

LES DEUX COLLINES
LYON

Digitized by the Internet Archive
in 2025 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign Alternates

https://archive.org/details/feuilleseparsesp00borg

FEUILLES ÉPARSES

E Db 54·05284

DICK BORGAT

FEUILLES ÉPARSES

POÈMES

LES DEUX COLLINES
LYON

BRETAGNE

FARMINGTON HARV. COLL. LIB.

1940

Le bruit que tu entends vient d'un bateau qui tangue :
Un côtre de chez nous, de Carnac ou d'Auray...
Ecoute les marins qui parlent notre langue,
Notre langue d'Armor aux accents ajourés ;

Il s'en va par le vent, en cris désespérés,
Ce bruit que tu entends et qui perce la gangue
Vissée sur le pays, sur notre terre exsangue
Dont notre pauvre cœur n'a pu se séparer.

Bretagne, ô, ma Bretagne, objet de tous mes rêves,
Je voudrais que bientôt le cauchemar s'achève,
Que l'appel de la mer, par vagues de sanglots

Fût enfin entendu jusqu'au fond des carènes.
Les ordres qu'on attend chez nous, qui rassérènent,
Sont ceux de l'océan, par la voix de ses flots.

SONNET

Lorsque tremble le vent aux râles de l'automne
Frissonnant par dessus l'eau morte des étangs,
Les cloches à trois tons de la terre bretonne
S'envolent des clochers, sur trois airs attristants.

Le halo du soleil filtre un filet de sang
Rougeoyant au couchant dans le soir qui moutonne
Cependant que le flot de l'océan chantonne
Et galope au devant du ruisseau, dégouttant

De mille taches d'or ; un courant vert l'emmène
Vers la mer qui le prend dans ses reflets d'ébène
Au long d'antiques prés, où dort un tumulus.

Lors, les cloches du soir, éclaboussées d'écume
S'élèvent au-dessus des voiles de la brume...
Tintez, tintez plus fort, cloches de l'Angelus.

NAUFRAGES

Le long de la côte d'Armor
Parmi les vagues au son rauque
On voit errer dans les eaux glauques
Des carcasses de bateaux morts.

Ballottés au gré des courants,
Fantastiques polichinelles
Roulant une ronde éternelle
En un paysage effarant.

Dans l'œil des hublots entr'ouverts
Apparaissent, blêmes, des gnômes
A l'horrible aspect de fantômes
Enveloppés de linceuls verts.

MELANCOLIE

J'ai fermé pour toujours la porte du chemin
Qui s'ouvrait au milieu de cactus et de roses :
La terre, cette boule qu'on tient dans sa main,
Ne tourne plus pour moi que des jours de nivôse.

Maintenant, je suis seul parmi les souvenirs
De mon passé, comme un gardien de cimetière
Dans le soir de granit où rôdent les menhirs
Qui mesurent le temps dont ils sont la frontière.

Enfin, voici la nuit sablée de l'air marin
Que les chauves-souris piquent dans la pierraille.
Près de mon toit moussu, fleurant le romarin,
Un couple de pigeons pleure sur la muraille.

FATUM

Voici venir le soir aride
Embroussaillé de cheveux blancs,
Voici venue l'heure des rides :
Ma jeunesse m'a dit : va-t'-en.

Mon cœur n'a plus le moindre doute
Aussi, sachant sur un rocher
Un village, près d'une route
De mon pays, plein de clochers

Que j'entends sonner dans mes rêves,
J'y pars, seul, triste et malheureux
Attendre la nuit sur la grève
Que lèchent des flots doucereux.

Oui, je m'en vais, les mains orantes
Tendues vers la houleuse mer
Au parfum d'écume mourante...
Tout droit aux portes de l'enfer.

PRINTEMPS

Roses fleurs des pêchers écloses par Avril,
La Brise de chez nous violemment nous secoue :
Je l'écoute, attentif, du fond de mon exil ;
Comme en rêve, je vois la barque qu'elle échoue.

Là-bas, sur des lichens, au creux de vieux dolmens
Un rayon de printemps en pollens, se promène...
Il a saupoudré d'or les mauves cyclamens
Et les jeunes ajoncs, épars dans son domaine.

Les couleurs ont souvent des inflexions humaines
Que gardent les grands pins, tordus par l'âpre vent
La mer, en s'écroulant les reflète en sa plaine
Les badigeonnant de tavelures d'argent.

SOIRS BRETONS

Immenses soirs dorés de ma chère Bretagne
Qui rosissez soudain les rochers de granit,
Lorsque je rêve à vous, une euphorie me gagne :
Mon âme se perdant parmi vos infinis.

L'océan pailleté d'émeraude, aux sons rauques
Bat éternellement les sables argentés
Et ses vagues, au loin, roulent des teintes glauques
Dans la sérénité des immortels étés.

Majestueusement, le soleil qui s'enfonce
Etale des reflets sur le bleu de la mer ;
Le ciel, tout empourpré sur le couchant, annonce
Qu'au linceul de la nuit, le jour las s'est offert.

C'est l'heure où, doucement, s'élèvent les prières
Vers les marins perdus, les naufragés, les morts
Qui ne dormiront pas près des roses bruyères
Et flotteront épars, loin de nos ajoncs d'or.

REVES MARINS

La mer chante toujours au tréfonds de mon cœur.
Un air mélodieux, nostalgique et prenant
Dont je ne me souviens jamais quand je m'éveille :
Un chant mystérieux, tragique, hallucinant.

Et mon rêve le suit au rythme bouillonnant
De la vague qu'endort ce chant qui l'ensoleille :
Près de quais lumineux, un navire appareille
M'emmenant au pays du songe rayonnant.

Mais quand l'aube revient, livide, sale, pâle,
Mon cauchemar finit tout à coup dans un râle :
J'ouvre à regret les yeux, j'exhale ma rancœur :

Il faut abandonner ma joie inassouvie
Et encore égrener un jour de cette vie...
La mer chante toujours au tréfonds de mon cœur.

UN VIEUX MOULIN

Sur le sommet de la colline
Que fonce l'ombre des sapins,
Dans l'air gris aux senteurs salines,
Un vieux moulin, comme on en peint

Sur les polders de la Hollande :
Quatre ailes... rames de carton...
Un vieux moulin égaie la lande
De ce paysage breton.

Il est entouré de fougères
Qui frissonnent au vent câlin...
Et l'on entend, par la nuits claires
Chanter les ailes du moulin.

SOIR

Drapé dans un manteau, sorte de houppelande,
Le vieux berger breton assis sur un rocher,
Garde des moutons gris qui paissent sur la lande
Que les vagues d'argent semblent vouloir lécher.

Un *Angelus* lointain émerge d'un clocher
Où le granit usé dentelle des guirlandes ;
L'air est tout enivré d'un parfum de lavande
Sur quoi l'odeur du flot âcre vient trébucher.

Les goëmons mouillés secouent leur chevelure
Que l'écume du soir poudre de mordorure,
Semant sur les genêts ses bulles de coton.

Le soleil a laissé trace de son or fauve
Au bout de l'occident où l'océan est mauve,
Et, le berger, pensif, rassemble ses moutons.

SONNET

Voici que de nouveau je songe à la Maison
Qui sera le dernier refuge de nos rêves :
L'océan de chez nous, par toutes les saisons
Poudrera ses murs gris des sables de la grève.

Quand nous y dormirons, la nuit semblera brève,
Car nous évoquerons, l'hiver, près des tisons,
Nos chagrins d'aujourd'hui, cellules de prison
Où nul ne peut savoir quand la peine s'achève.

Bercés par les refrains et les couplets des flots,
Nous nous rappellerons les soirs, où nos sanglots
Se joignaient au dessus de nos deux solitudes :

J'oublierai dans tes bras les affreux jours d'antan
Nous aurons le soleil au cœur, par mauvais temps,
Et, c'en sera fini de nos inquiétudes.

JEAN LA TEMPETE

Refrain

On l'appelait Jean la Tempête
Ses cheveux blonds fleuraient le vent,
Mais il avait mauvaise tête
Quand il buvait — c'était souvent.

Premier couplet

Je pensais vaincre sa maîtresse,
— La Mer — herbue, pleine de sel
Et, plus que mes baisers, traîtresse !
Mais il l'aimait, comme un missel
Caché dans le fond de l'armoire
Qu'on n'ouvre que quand l'océan
Noir, ourle en calandres de moire
L'angoisse du prochain néant.

Deuxième couplet

Jean la Tempête, de Ploumesse,
Marin élu de la douleur,
Entendras-tu sonner la messe
Que j'ai fait dire aux flots hurleurs

Quand ton thonier « La Vagabonde »
Sombra sur la côte d'Armor
Baignée d'une lumière blonde...
Jean la Tempête, mon cher mort. »

LES VENTS CHANTENT

Les vents beuglent à nos oreilles
Des paroles venues de loin ;
Les mots chantent mille merveilles
Quoiqu'étant du pur baragouin (1)

Les mots, dont nous sommes otages
Sont traduits par l'âme du vent :
On comprend même davantage,
Car ils mentent aussi, souvent,

A moins qu'un mauvais interprète
Ne les présente à sa façon :
Chérie, tais-toi, mais, tiens-toi prête ;
Le vent va donner sa leçon.

---

(1) Combien de Bretons savent-ils que le mot baragouin » a pour origine : bara : pain et gouin, guin : blanc ?

LA CHANSON DE L'EQUIPAGE

Quand on mène grand tapage
A bord de notre voilier
C'est qu'on va pousser, oyez :
La chanson de l'Equipage !

La mer donne le prélude
Avec ses flots d'orphéon ;
Un gabier, accordéon,
Accompagne nos voix rudes !

Les airs, plus souvent tragiques,
Evoquent les temps passés
Et les marins trépassés,
Sur des notes nostalgiques !

Les landes de la Bretagne
Rasées par les ouragans,
Hantées par les Korrigans
Qui dansent dans la campagne.

Puis, la chanson nous assoiffe :
Nous buvons comme des trous
Et, nous nous couchons fins saoûls,
En rêvant aux chères coiffes.

SAINTE ANNE D'AURAY

C'est aujourd'hui le pardon de Sainte Anne
La bonne Mère de tous les Bretons :
Elle a son cœur à Auray, près de Vannes...
On vient de partout, de Quimper, Redon !
C'est de Sainte Anne, aujourd'hui, le pardon.

Pieux rendez-vous de tous les Catholiques,
Où les coiffes ont l'air de papillons
Blancs, tournant autour de la Basilique,
Accompagnés par le chant des grillons.
C'est de Sainte Anne, aujourd'hui le pardon.

La mer au loin gronde une cantilène
Coupée de sons de cloches, de bourdons
Qui tintent sans fin sur la verte plaine
Que le vent du Nord peuple de moutons :
C'est de Sainte Anne, aujourd'hui, le pardon.

VIENS

Ton ombre est là, qui vient le soir
Tranquillement prendre une chaise
Et, en face de moi, s'asseoir
Pour me regarder à son aise.

Plaintes du chacal esseulé
De l'autre côté de la rive...
Ailes d'un papillon brûlé...
Il n'est rien que toi, qui arrives :

J'en attends l'heure, le moment
En feuilletant le paysage
Qui, dès lors m'apparaît charmant,
Et, je m'endors sur ton visage.

TROPIQUES

SENEGAL

Sénégal,
égal :
Monotonie
D'une colonie
Sans avenir
où tout est à finir.

Comme des ombres
Des nègres — sombres !! —
Glissent dans une nuit,
Lourde d'ennui,
Les négresses
Pétries de graisse
Et vêtues d'oripeaux,
Vont comme des troupeaux
D'esclaves.

Seul le ciel lave
L'impureté
De ces saletés.
Il est clair, il est propre, il est pâle
Au-dessus de l'eau du fleuve opale.

SONNET

Par les soirs languissants et mauves des tropiques,
A l'ombre du parfum des « pâles étuviers »,
On voit des négrillons, huilés et hydropiques,
« A tire marigot » courir sur les graviers

Du fleuve Sénégal où glissent les pluviers ;
Un crocodile fuit devant mille moustiques
Eux-mêmes survolés par nombre d'éperviers...
Le crépuscule d'or, sombre, écarlate, épique.

Des vautours déplumés du cou, semblent attendre
Qu'un zébu bosselé, dont la chair fine est tendre,
S'attarde à rêvasser..., pour lui prendre un gigot !

Et la nuit, doucement, monte avec indolence
Couvrant de son manteau, fait d'ombre, et, de silence.
Les « crams crams » hérissés, durs, de Dakar Bango.

MEMENTO

Pour Suzanne, petite morte
Dont je ne verrai plus les yeux,
Ce matin, j'ai poussé la porte
D'une église, asile de Dieu.

Près d'un autel, dans la lumière
Que diffusait un vitrail bleu,
Pour elle, j'ai dit ma prière
En ce jour des Morts, jour d'Adieu !

Je l'ai dite mal, avec âme ;
Mais, du moins, du fond de mon cœur,
Peut-être fût-elle un dictame
A ma chère petite sœur.

ETERNELLE NUIT

La nuit vient d'enserrer le ciel comme une chape
Etendue sur les eaux du fleuve miroitant ;
Par un coin d'occident, le soir sanglant s'échappe,
Abandonnant aux flots des brûlots tremblotants :

Les vagues ont gardé leurs crêtes de turquoise
Où flambent ces tisons qui semblent grelotter
Tandis que s'arrondit une lune narquoise
Au dessus des voiliers, sans cesse ballotés...

La voûte se garnit, lourde de somnolence
Qu'accentue l'air, baigné de couches de vapeur
Autour desquelles vient se heurter le silence
De l'éternelle nuit, silence qui fait peur.

TYPHON

Voici dans le lointain s'amorcer la tornade
En zébrures de feu qui embrasent la nuit,
Suivies d'un grondement épais de canonnade
Roulant dans le ciel noir, nuageux, à grand bruits.

Le long du marigot, le vol bas des vampires
Tremble près des palmiers, épouvantés déjà,
Attendant l'ouragan rageur qui les aspire :
Combien sont là, brisés, que le flot submergea.

Et la pluie tout à coup, à plein seaux, dégringole
Noyant en un instant les routes et chemins,
Laissant dans les maisons d'innombrables rigoles
Que vite balaiera le soleil de demain.

PAR DELA LES FRONTIERES

Ta chère âme et ton corps sont loin, sur l'autre rive
Que séparent de nous l'ombre chaude et le vent ;
Les flots indifférents roulent à la dérive
Murmurant ou grondant leur chanson, en rêvant.

Lorsque le soir s'éteint, la lampe de la lune
Eclaire les longs vols froissés des cormorans
Dont la colonne fuit, de la mer à la dune
Pour aller se poser vers le fleuve, au courant.

Tous les oiseaux de nuit, chats-huants et vampires
Volètent, hululant au-dessus des chacals
Au cri hallucinant, près de moi qui soupire,
Qui transpire à minuit sous ce ciel tropical.

TABLEAU

Ce matin s'est levé dans un ciel féerique,
Accompagné d'oiseaux qui chantaient le printemps ;
Les eaux du marigot devinrent rouge brique
Tandis que le soleil, caché de temps en temps

Par les nuages lourds de la nuit tropicale
Barbouillait le ciel gris de haillons rose bleu.
La brousse, peinte en vert, se faisait amicale,
Mélangeant sa couleur au fleuve, de son mieux.

Sur le Sénégal clair, une pirogue lente
Laissait traîner sur l'eau son ombre qui tremblait
Et naviguait au gré de sa voile indolente
Sur les flots paresseux, pâles comme du lait.

DANSE

Je veux te voir danser, nue, sous le clair de lune
Dans le cadre irréel où la mer a forgé
Le sable or et argent que la vague a frangé
Et que, comme un semis, le vent nacré falune.

Tes cheveux mordorés, longues algues marines
Seront le vêtement séché dans le ressui
Qui couvrira tes seins éclairés par la nuit,
Mais semblables, de loin, à deux pâles verrines.

Tu danseras longtemps sans aucun autre voile :
L'écume humectera tes lèvres de velours
Et soudain, dans le ciel d'un printemps déjà lourd,
Tu t'assimileras au monde des étoiles.

Et voici revenir, déjà, les jours plus sombres
Que le ciel a teintés de rouille et de poussiers :
Ils rappellent le Nord, grisâtre, avec les ombres
D'arbres déchiquetés au milieu des crassiers

Que cerne le brouillard cotonneux et humide...
Au loin, quelques halos, comme on en voit la nuit
Dans le ciel nuageux, quand la lune est timide
Et n'ose pas trouer les nues lourdes d'ennui.

Les feuilles ne sont plus que des taches visqueuses
Qui nous graissent les doigts : on dirait des crapauds
Englués sur un sol de matières aqueuses
Plein d'abcès pustuleux qui lui crèvent la peau.

Le vent prend une voix d'imploration étrange :
Il hésite à partir, il semble être arrêté
Par mille fils ténus, que son élan dérange,
Et barrent le chemin dans les airs irrités.

CHANT D'AMOUR

Je t'aime tant, que chaque jour à mon réveil,
Je dis ton nom, comme on murmure une prière,
Comme autrefois on invoquait le Dieu soleil,
En parlant bas, les yeux fixés vers sa lumière.

Je t'aime tant que chaque soir en m'endormant
J'emporte dans les plis de chacun de mes rêves
Ton visage d'enfant, ton visage charmant
Où se mire un rayon de lune qui se lève.

Je t'aime tant qu'aux nuits d'hiver, quand il fait froid
Assis au coin d'un feu de bois rugueux qui chante,
Je pense que peut-être, un jour, plus tard... et crois
Que tu m'aimes aussi, doux songe qui me hante.

NOTRE MAISON

Notre Maison sera carrée ;
Les murs auront des tons joyeux :
Elle sera toute éclairée
Par les fenêtres de tes yeux.

Le toit sera bleui d'ardoises,
Le jardin, piqué de tes fruits :
Tes lèvres seront des framboises
Que j'irai lui voler sans bruit.

Sous la mousse de mousseline,
Au soir, je vois se préciser
Deux petits seins, chères collines
Que vont encercler mes baisers.

UN PAYSAGE

Dans le ciel, labourant des neiges éternelles,
La brume du couchant s'étend à l'infini
Par dessus les sommets des forêts solennelles
Que le vent fait chanter en voix de soprani.

Monte alors un brouillard chaque instant plus fourni
Du fleuve impétueux, dont les eaux maternelles
Glissent, en roucoulant un air de villanelle
Que l'automne répand sur son domaine, uni

Par les feuilles en or dont la terre s'empare
Pour en faire un tapis. Des cordes de guitare
Accordées par le vent, le vent encalminé,

Sanglotent au milieu du bois, entre les branches
Perlées de gouttes d'eau translucides et blanches
D'un sapin moribond presque déraciné.

FLOTILLE

J'ai dans mon bassin trois bateaux
Longs d'environ vingt centimètres :
La cuve a bien un mètre d'eau :
De tout cela, je suis le maître.

Le premier est un beau thonier
Que je conduis à Terre Neuve
Lorsque (je ne veux pas le nier)
Je suis las des rives des fleuves.

Le second est un quatre mâts
D'aspect un peu fantomatique
Mais qui ne craint aucun climat
Du Pôle Sud à la Baltique

Le dernier, un canot réduit,
Reste plus souvent sur la grève :
J'y monte quand monte la nuit
Et, nous emmenons notre rêve.

ASTRE D'ESPOIR

Dans le jardin du crépuscule,
Où meurt ce dernier soir d'été,
Devant une ombre qui recule,
Mon cœur soudain s'est arrêté :

La floraison du paysage,
Les oiseaux aux chants musicaux
Entourent votre beau visage
Si clair, sous ces jours tropicaux.

Cette lueur enchanteresse
Serait-elle un astre d'espoir
S'élevant, comme une caresse,
Vers un ciel qui devient moins noir ?

LUMIERE

A l'heure où tombe la veillée
Qui poudroie d'ombre les chemins,
J'aime avoir au creux de mes mains
Ta jolie tête ensoleillée.

Et, par ce soir de vendémiaire,
Au milieu de chênes, tout verts
Malgré l'approche de l'hiver,
Je jouis de toute ta lumière.

Tes yeux ont la clarté des pierres
Qu'on cueille au fond des ruisseaux bleus
Et qu'on nomme « cailloux de Dieu » :
Ils sont beaux, comme une prière.

ENNUI

Voici que de nouveau le spectre de l'ennui
Grimace devant moi quand l'heure nostalgique
M'annonce, ainsi qu'un glas, l'arrivée de la nuit
Qu'opprime lourdement un silence, tragique.

Comme un cratère ouvert sur les bords du néant.
Je lève lentement la mèche de la lampe
En écoutant gronder au lointain, l'océan
Dont, en rêve, je vois le flot laiteux qui rampe.

Sur le sable frileux, tremblant au vent du soir ;
A l'horizon, voici la fumée d'un navire :...
... Sur le pont, un fauteuil où je m'en vais m'asseoir...
Et rien que d'y songer, mon pauvre cœur chavire.

en A. O. F. 1941.

VIENS

Viens près de moi, ma toute aimée
Que je te prenne entre mes bras :
La tempête d'amour calmée,
Doucement, tu t'endormiras.

Alors, je regarderai, sage,
Tous les coins de ton petit corps,
Comme on admire un paysage
Où tout est merveilleux accord !

Oh ! si j'étais divin harpiste,
Je choisirais, sur l'oreiller,
Dans tes cheveux, et, d'un air triste,
J'essayerais de t'éveiller.

AU DELA

Voici l'heure de nuit où des lambeaux de rêve
Cueillis dans le tréfonds des brumes du cerveau,
Vont se précipiter en des images brèves
Dans la région de NOUS, où tout est du nouveau,

Mélangé de passé, plein d'inconnus rivages,
Où nous voyons avec d'autres yeux qu'en plein jour
Car tout change d'aspect, les choses, les visages :
C'est vers ce destin là qu'on descend pour toujours.

Ton portrait souriant et frêle, qui me garde,
A des yeux étonnés qui ne sont pas les tiens,
Et, ce regard lointain, lorsque je le regarde,
Je sens que c'est au rêve seul qu'il appartient.

PHILOSOPHIE

On vient tout doucement de frapper à ma porte
Alors que je venais à peine de m'asseoir
Et de penser à vous : « Que le diable l'emporte »
Murmurai-je, en ouvrant : je ne vis que le soir :

Le soir qui s'élevait au-dessus de la vie,
M'invitant fermement à songer au repos :
On ne peut pas toujours vibrer, et faire envie,
Le soir m'a reproché de manquer d'à propos.

« Maintenant » m'a-t-il dit, tout n'est pour toi que leurre ;
A quoi bon t'attarder, te rajeunir, gémir !
Tu sais que pour chacun, ici-bas, sonne l'heure
Où nous devons tout simplement aller dormir.

L'HEURE MAUVE

Quand vient le soir, l'heure est propice aux confidences :
Le soleil va confier son secret à la nuit ;
Le vent ne hurle plus : il sanglote en silence
Parmi des gouttes d'eau pleurant sur de l'ennui...

C'est l'heure où j'aimerais poser ma tête lasse
Sur le marbre laiteux de vos bras doux et frais,
Au dernier rayon pur du soleil qui s'efface
Englobant dans son or vos cheveux et vos traits.

Et le soir en tombant estompe toutes choses
Au gré de son manteau dont l'ombre orne les plis...
Puis, c'est la nuit qui vient, au travers d'astres roses
Eutr'ouvrir à nos cœurs les portes de l'oubli.

BRUMES

Le brouillard a tissé sa toile sur la plaine
Qui meurt à quelques pas de nous, sur un rideau
De jeunes peupliers qu'on aperçoit à peine ;
Le jour monte à tâtons, comme ceint d'un bandeau,
Les bruits sont étouffés par le poids du silence
Qui pèse, de très haut, sur le sol engourdi ;
Dans son étable, un bœuf meugle avec indolence :
L'écho de son appel nous parvient, assourdi.
Le brouillard passe, froid : de l'ouate cotonneuse
Qui s'infiltre partout, qui nous harcèle et mord.

. . . . . .

Avançant dans les champs, d'une marche hasardeuse,
J'ai vu trois corbeaux noirs sur un vieil arbre mort.

JOURS DU NORD

Maussades jours du Nord, gris comme un crépuscule,
Dont les ternes matins naissent pour décevoir,
Votre lueur se meurt dès l'aube... Elle recule
Semble-t-il, pour nous laisser vivre sans espoir.

Sur les pavés gluants, il ne fait que pleuvoir :
De fines gouttes d'eau, d'infinies molécules...
Par les champs désolés, les mille tentacules
De la lugubre nuit cernent déjà le soir.

Les arbres des chemins, que le vent froid déplume,
Tremblent en gémissant, aveugles dans la brume
Qui monte des sillons de décembre pluvieux.

Et, les heures s'en vont, du beffroi qui les corne
Comme un glas étouffé dans le silence morne
Où chaque lendemain nous réveille, plus vieux.

CANAL

J'aime à flâner le soir, seul, au long de la berge
Où glissent les chalands dans les eaux du canal,
Puis, à me reposer en la paisible auberge
Peinte aux grises couleurs du décor automnal.

En y réfléchissant, on trouverait banal
Le patron, l'éclusier aux yeux clairs, qu'on héberge
Quand le froid pince trop dehors, qui se goberge
Buvant sec, mais laissant vaciller son fanal.

Les arbres ont posé leurs feuilles sur la route
Pour permettre aux chevaux de moins glisser, sans doute,
Lorsqu'ils vont lentement, jarrets tendus, hâlant...

Un appel, un cri sourd troue parfois le silence
Dans le prolongement d'un feu qui se balance
Et fait frissonner l'eau tout autour du chaland.

ETANG DE SAULT

Le soir traîne aux bords roses de l'étang
Où les maisons mirent leurs tuiles rouges
Les hirondelles ont un vol rasant
L'eau, sur laquelle seule l'ombre bouge.

Personne ne passe sur le chemin,
Etroit ruban, qu'élargit la colline.
Dans l'eau, la lune est près de notre main
Eclairant la nuit qui monte, câline.

L'étang pâlit, le ciel devient plus gris
Et il ressemble à une immense toile
Qu'essaient de crever des chauves souris.
Seules, y ont réussi deux étoiles.

SONNET

Ne pleure pas : Tu sais que le printemps est proche ;
Les arbres décharnés vont bientôt reverdir.
Déjà grelotte moins dans l'air, le son des cloches
Et bientôt nous verrons les champs de blé blondir.

Un ciel clair, bleu de lin, chaque jour va grandir,
L'hiver ne sera plus qu'un désuet fantoche,
L'odeur des goëmons assaillira la roche
Que les soirs, couleur chair, vont faire resplendir.

D'un rayon de soleil naîtront les éphémères
Tandis que s'éteindront les flammes des chimères,
Et, tout s'effacera, de nos songes maudits.

Demain s'envoleront les fines libellules
Dont les ailes d'argent vibrent au crépuscule...
Te dirai-je demain ce que je n'ai pas dit ?

ECOUTONS CHANTER LA NUIT

Mon âme aime à s'enfuir dans la nuit veloutée
Parmi les frondaisons obscures des sapins ;
La neige de Noël y est toute égouttée,
Corsetant les troncs noirs de tuniques satin.

Strié de flocons clairs au-dessus du suaire,
Le vent rame à tâtons, se frayant un chemin
A travers la forêt, un passage — estuaire
D'où soudain brusquement il surgira demain.

Ame — vent — frondaisons — De cette galopée
Reposons-nous un peu tous les trois en ce coin,
Pour écouter la nuit chanter sa mélopée
Que les cloches d'airain égrèneront au loin.

CHANSON D'HIVER

Un petit éteignoir au dessus du village
Sans feuillage
Devant un soleil froid qui s'en va se coucher
C'est le clocher.
Il disperse alentour le son des cloches mauves
Aux lueurs fauves
Par les vapeurs du soir que la nuit vient lécher,
Dans la neige, un vacher
Avance lentement, ses mains rudes, veinées
Des couleurs du couchant à l'odeur safranée...

Le crépuscule éteint la flamme des rumeurs
Qui tombent au moment où le soleil se meurt.

ESPOIR

Ton ombre ! je la vois éclairer la muraille
Luisante de tes yeux qui sont ceux d'un félin
Et que m'importe alors le bruit de la mitraille
Dont miaulent les éclats, au travers du jardin

Où j'attends un signal, tout seul, à l'avant-garde ;
Ton ombre, je la suis dans l'ombre : je la suis,
Car je sais qu'avec toi je vaincrai la Camarde
Qui me guette au tournant des ailes de la nuit.

L'air, gorgé de parfums lourds de ma lassitude
Va rejoindre le vent qui saura m'apaiser
Si la nuit, dont la fin tirant ma solitude
De son rêve lointain, peut joindre nos baisers.

L'AUBE PALE

Quand l'aurore, à peine éveillée,
Fait chanter le « merle moqueur »
Tu te serres contre mon cœur :
L'heure en est toute ensoleillée.

Le ciel, d'abord d'un bleu d'ardoise
Rosit dès les premiers rayons ;
Je prends, tandis que nous rions,
Tes lèvres à goût de framboise.

Puis, le soleil s'étale, mâle
Dans son domaine, pour un jour
Mais nous, nous aimerons toujours
A l'heure où monte l'aube pâle.

AU GRÉ DES VENTS

VALSES

A la valse du vent les feuilles de l'automne
En un bruit de velours, vêtues de robes d'or,
Dansent dans l'air du soir près d'un rû qui chantonne
Aux rayons mordorés du soleil qui s'endort,

Tandis qu'à l'Occident grésille l'incendie,
Je suis distraitement leur vol léger des yeux
Et les cordes du vent percent la mélodie
Qu'accompagnent des flots, mauves, harmonieux...

Voici que tout à coup se lève la tempête :
Les feuilles par milliers se mettent à courir...
Moi, je songe au passé si proche, à la défaite
De mon pauvre pays qui ne veut pas mourir.

JE REVE

Je rêve à la maison basse, au vieux toit d'ardoise
Que la mousse envahit de son velours jauni
Sous lequel, au printemps, l'hirondelle a son nid,
Je rêve au jardinet qui fleure la framboise.

La mer — non — l'océan, alentour invisible,
Sanglotant ou chantant, grondait ou tempêtait,
Se heurtant aux rochers de granit, impassibles
Qu'à la longue, le flot fendait puis abattait.

La nuit, je m'éveillais au bruit d'une fanfare ;
L'eau toquant aux volets, montrait qu'il avait plu...
La vague trompettait au loin, sous l'œil d'un phare.
Grand ouvert sur des nuits que je ne vivrai plus.

DE PROFUNDIS

Je ne connais des Médicis
Que leur adorable fontaine
Près de la statue de Verlaine
Où je me promenais jadis
De profundis.

Sur la rive gauche à Paris,
Au bras de Claire ou de Mathilde
Le fantôme d'un Oscar Wilde
Hantait les parterres d'iris
De profundis.

Ces souvenirs sont les débris
Du Luxembourg de ma jeunesse
Pleine d'amour et d'allégresse !
J'étais alors jeune Adonis
De profundis.

SARABANDE

C'est la sarabande des rats
Qui grignotent dans la soupente ;
Leurs yeux brillent tels des carats
Sur l'ardoise du toit en pente.

Ils sautillent au moindre bruit,
S'asseyent sur le carrelage
Rouge, ensanglanté par la nuit ;
Leurs longues queues, aux cartilages

Qu'ils abandonnent dans nos doigts
— Quand, comme en prison, on les chasse —
Claquent comme un quartier de noix
Dans leur fuite vers la paillasse

Où j'ai caché mes plus beaux vers,
Endormis dans un palimpseste...
J'ai peur que, rongés par les vers,
Les rats morts transmettent la peste.

CONJUGAISON

Je n'ai jamais appris à conjuguer « Aimer »
Qu'au passé défini : c'est un temps d'amertume
Qui comme les passés laissent un goût amer
Au palais, et aux lèvres, un filet d'écume.

Puis, les passés sont devenus indéfinis ;
Les visages sont flous, comme noyés de brume :
Il y a si longtemps que tout est bien fini,
Que tout est consumé, que rien ne se rallume.

Mêmes causes, dit-on, voyez, mêmes effets ;
Notre amour mort qui traîne sur des feuilles jaunes
Me fait songer au temps suivant « plus que parfait »
Lisez-en donc la définition, béjaunes !

ETANG DE RY

L'eau s'endort sous le soir qui pèse sur l'étang
Gardant dans son miroir les ombres bleues des arbres
Et un nuage, noir comme un morceau de marbre ;
On dirait d'un îlot, solitaire, égrotant.

Deux ou trois poules d'eau se lèvent d'un vol lourd
Pour s'en aller dormir parmi les roseaux roses,
Et la forêt de joncs, où sommeillent les choses ;
L'étang frémit alors en un bruissement sourd.

Le soleil rougeoyant au lointain n'est qu'un feu,
Comme un point sur la mer, lorsqu'un paquebot passe
A l'horizon. La nuit immense arrive, lasse,
Et s'empare du ciel dont un coin reste bleu.

UN LEGIONNAIRE EST MORT

Mon Dieu, pardonnez-moi d'avoir pris votre place,
D'avoir béni pour vous un gars de la Légion
Alors que j'ignorais jusqu'à sa religion —
Qui mourut — sans un mot — sans la moindre grimace.

Seigneur — si j'ai péché — dans la petite église
A la cloche d'airain qui ne tintera plus —
J'ai fait « mea culpa » — Qu'importe mon salut
Si mon dernier sommeil rêve en ma terre grise.

..... Il n'avait pas vingt ans, était plein d'espérance
— Il ne m'a jamais dit quel était son pays
Ni les gens qu'il aimait, ni ceux qu'il a haïs.
Il n'avait qu'un drapeau, celui de notre France.

FLORILEGES

Sur l'immense drap de la neige,
Mon chien qui naquit en Norvège,
— Un Samoyède — n'est que beige
A la porte de mon cottage.

C'est que vient d'arriver l'hiver
Dont seuls les sapins restent verts.
Comme le feu d'un revolver
Ou bien, comme les vers d'Arvers.

Quand la nuit sur nous tend son piège
J'en évite les sortilèges
En puisant dans mes florilèges
Mais, de ceux-ci, combien en ai-je ?

Florilèges qu'on lit sans bruit,
Spicilèges qui nous ont fui,
Petite lampe qui a lui,
Eteignez-vous : voici la *Nuit.*

ENNUI

Ennui, sempiternel ennui
Qui toujours frappes à ma porte
Et me poursuis, même la nuit,
Laisse-moi : il faut que je sorte

Pour me débarrasser de toi,
Pour voir, pour entendre, pour vivre
Et, comme les chats sur un toit
Pour aimer jusqu'à en être ivre.

Je veux rêver sous le soleil
Et me gorger de sa lumière
Qui teint la mer de tons vermeils
Par les beaux soirs de vendémiaire.

SEPTEMBRE

Septembre, c'est avril parmi les mois d'automne
Quand on veut encore espérer,
Oublier que les jours d'hiver sont monotones,
La neige allant tout enterrer.

Septembre, c'est le ciel tout épinglé d'étoiles
Qui vacillent par dessus nous !
Demain viendra le froid où; derrière son voile
La nuit lourde tombe d'un coup.

Septembre, c'est le mois planté de chrysanthèmes
Fleurs auxquelles on donne à tort
Un renom de chagrin pour tous ceux que l'on aime
Et qui comptent parmi les morts.

A PROPOS DE VERLAINE
ENTRANT A L'HOPITAL POUR LA N^me FOIS :

— « Vers quel côté ressentez-vous une douleur ? »
Demande au patient emmitoufflé de laine,
Le médecin traitant de Laënnec : — Docteur »
Répond le faune en souriant (1) : « Mais c'est vers l'aine. »

(1) Les méchants auraient écrit : en saoûl riant.

PECHE

Tu es pour moi péché véniel,
Car tes yeux bleus, candides, sages,
Ne sont que le reflet d'un ciel
Que ne menace aucun orage.

Tu es pour moi péché mortel
Lorsque tu viens, que je te touche
Quand, à la porte de l'hôtel
Sauvagement je prends ta bouche.

Ainsi, nous sommes des maudits
Que guettent l'enfer et ses flammes !
En attendant, viens plus près, dis,
Et, mêlons nos corps à nos âmes.

LES NEUF MUSES

On les comptait neuf dans la Fable,
Présidant aux arts libéraux ;
Elles étaient jeunes, aimables :
Calliope avait les jeux floraux,
Eloquence, chants héroïques ;
L'élégie, c'était *Erato,*
Euterpe toute la musique.
A l'histoire siégeait *Clio,*
A la tragédie *Melpomène.*
Terpsichore dansait, dansait !
Polymnie, le visage amène
Lyriquement poétisait.
Thalie avait la comédie.
Uranie, reine du soleil
Et de toute l'astronomie
Poudrait de rose les réveils.

LES CLOCHES DU MATIN

Les cloches du matin ont déchiré la brume
Qui pesait sur les toits roses de la cité
Et le soleil au loin, comme un feu qu'on allume
Lance quelques lueurs parmi l'opacité

Que bouscule le jour. Accrochés à des arbres ,
Des lambeaux de coton s'étirent au rouet
D'un vent frais et léger qui a veiné de marbre
Les nuages au ciel, du côté de l'ouest.

La nuit soudain s'enfuit de la terre mouillée
Dont flambent les sommets par dessus les forêts ;
L'eau grise du ruisseau prend des teintes rouillées
Qui rougissent dès que le soleil apparaît.

LES GRAND'MAMANS

Les grand'mères meurent trop vite
Au gré de leurs petits-enfants
Qui souvent sont privés des suites
De contes les plus captivants.

Que de douceur, que de tendresse
Emanent de leurs cheveux blancs ;
Les meilleures de nos caresses
Viennent de leurs vieux doigts tremblants.

Ni les lèvres d'une maîtresse
Ni les chauds baisers d'un amant
Ne vaudront jamais l'allégresse
Des chansons de nos grand'mamans.

VIDE

L'ombre doulce des cils éventant ton visage
Estompe ton regard dans le soir lumineux
Qui mêle tes cheveux à l'or du paysage
Plein d'arômes mouillés, caressants, radieux.

Et, du jour qui s'éteint s'allument tes pupilles,
Comme on tire un tison d'un brasier indécis,
Cependant qu'au lointain, les lueurs de la ville
S'étendent en des rais rougeâtres et précis.

Bientôt autour de nous va s'élever le vide
Dans le silence froid qui nous fait tressaillir
La nuit vêt son manteau brodé d'ombre livide...
Un instant... laisse-moi tes yeux, pour les cueillir.

LE CID (rimes imposées)

Don Sanche, Don Fernand, noms de Gobernadors
Qu'on ne lit plus, inscrits, usés, que sur la pierre,
Tous eurent à lutter contre cette rapière
Qu'illustra ce héros : le Cid Campeador.

Tout comme le premier des apôtres, Saint Pierre,
Il monta plusieurs fois, en haut du mirador
Avant d'admettre que, lui brûlant la paupière,
Les Maures étaient là, près des sarrasins d'or,

Pendant que deux soleils écartaient sa prunelle ;
L'un, le soleil d'été, puis l'autre, éclatant... elle...
Elle qui lui semblait magnifique capa-

Raçon d'un grand tournoi — qui rit et se promène,
Elle, enfin, son amour, adorable Chimène
Chimène se foutant des conseils du papa.

EXACTITUDE

Quand il sera neuf heures juste, j'irai voir
Si l'océan bleu vert qui promène ses vagues
Vers le sable, d'argent le matin, d'or le soir,
Peut vraiment me bercer dans un grand rêve vague,

Vague comme un noyé qui tremble entre deux eaux
Vague comme un bateau dans le fond des abîmes
Ou bien comme le vent qui dort dans les roseaux,
Vague enfin comme Dieu, là-haut, sérénissime.

Quand dix heures auront sonné, je partirai
Sur le sable mouillé, puis, avec frénésie,
Chantant avec les flots lourds, je m'enfonçerai
Faisant corps avec eux, en pleine euthanasie.

BIBLIOGRAPHIE

Histoires d'Afrique, parues dans « L'Avenir du Tonkin », 1931.

Histoires d'Asie, parues dans « Le Nouvelliste du Morbihan », 1937-1938.

Histoires de Bretagne, parues dans « Le Nouvelliste du Morbihan », 1937-1938.

Il a été tiré
de cet ouvrage
imprimé par Audin, de Lyon
10 exemplaires sur Renage
numérotés de 1 à 10

N°

PRESSBOARD
PAMPHLET BINDER
~
Manufactured by
GAYLORD BROS. Inc.
Syracuse, N.Y.
Stockton, Calif.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 071184359